

grâce à cette coïncidence, il n'y a presque pas eu d'interruption dans les travaux de la mission. Le prédicateur qui partait a rencontré en chemin celui qui devait le remplacer. Nous apprenons en outre, par le Bulletin de la Société des Missions de l'Eglise anglicane, que le 16 juin dernier, un autre agent, le Rév. M. Bompas, a pris congé du comité, pour aller renforcer la mission du Yonkon.

Cet article a commencé par rappeler le nom du Rév. M. Kirkby, de Fort Simpson. Un extrait de sa correspondance le terminera. Dans une de ses dernières lettres, ce missionnaire a confirmé les récits du Révérend MacDonald, et donné sur sa propre station, moins septentrionale que l'autre, mais bien lointaine encore, quelques détails pleins d'intérêt.

« Je suis bien seul ici, écrit-il : les postes missionnaires les plus rapprochés de notre station sont d'un côté à 1,600 et de l'autre à 1,500 milles (c'est-à-dire de 5 à 600 lieues de chaque côté), de sorte que je ne puis à peu près jamais, ni m'entendre sur les meilleures mesures à prendre, ni échanger un mot de fraternelle sympathie avec aucun de mes collègues. J'ai cependant bien des difficultés devant moi. L'Eglise de Rome entretient dans les environs sept prêtres, placés sous la direction d'un évêque et qui, occupés surtout à me combattre, se déclarent résolus à rester dans le pays jusqu'à ce que le protestantisme n'y conserve plus un seul pouce de terrain. Leurs vanteries ne m'épouvantent guère. Les naturels qu'ils parviennent à ranger sous leurs lois ne reçoivent d'eux qu'une religion de formes, sans influence sur leur conduite, et dont il est impossible, par conséquent, que le règne soit long. Mais j'ai grand besoin pourtant qu'on vienne à mon aide et surtout qu'on prie beaucoup pour moi. Le Seigneur ne me laisse, du reste, pas sans encouragement, et grâce à lui, je puis compter, dans le district qu'embrasse ma sphère d'activité, bon nombre d'âmes réveillées et vi-

vantes ; elles font de ce lieu comme un point de repère dans une œuvre naissante, mais qui ne saurait manquer de s'étendre et de s'affermir. »

A l'appui de cette assertion, M. Kirkby cite quelques faits édifiants, dont le suivant pourra donner une idée. C'est la conversion d'un Européen, mais due surtout, comme on va le voir, à l'influence des chrétiens indigènes.

« Cet homme, dit le missionnaire, est au service de la Compagnie d'Hudson. A son arrivée dans le pays, il y a quelques années, toute idée de religion lui était étrangère et jamais il n'avait donné aux intérêts de son âme un instant de réflexion. Mais, dernièrement, il dut se rendre d'une factorerie à l'autre, dans une barque que conduisaient quelques-uns de nos chrétiens indigènes. C'était là que la grâce d'en haut l'attendait. Pendant une vingtaine de jours passés ainsi dans l'isolement, trois choses le frappèrent chez nos Indiens. D'abord, leur constante habitude de prier matin et soir ; puis, la patience et la douceur pleine de prévenances avec lesquelles ils supportaient ses exigences, et enfin, l'insurmontable fidélité qu'ils mettaient à observer le dimanche, en se refusant à marcher ce jour-là et en le consacrant à la prière entremêlée de pieuses conversations. Avant d'arriver au terme de son voyage, notre Européen avoua que ces pieuses habitudes l'avaient fait rentrer en lui-même. Il avait rougi de se trouver, lui venu d'un pays chrétien, si fort au-dessous de ces hommes nés dans le paganisme et dans la barbarie. Et ce premier trouble de sa conscience ne devait pas rester stérile. Saisissant, un jour, le moment où ses pieux compagnons de voyage étaient occupés à leurs dévotions du matin, il sauta sur le rivage, s'enfonça dans un bois voisin, et là, pour la première fois de sa vie, dit-il, il s'abattit devant Dieu pour lui demander, à genoux et tout en larmes, le pardon de ses péchés, la paix du cœur, et la force de marcher désormais en nouveauté de vie. »

Exemple frappant de ce que peut faire pour le réveil des

âmes le spectacle d'une vie saintement réglée, en quelque lieu et sous quelques traits qu'il se produise! Et en même temps aussi démonstration précieuse de l'utilité des œuvres missionnaires! Qui pourrait dire, à ce point de vue tout le bien qu'elles opèrent? Et qui sait si dans ces sauvages arrachés par elles aux ténèbres du paganisme, le Chef suprême de l'Eglise ne se prépare pas des instruments de relèvement et de conversion pour tant d'anciens peuples civilisés, qui laissent si follement s'éteindre ou s'affaiblir en eux le saint flambeau de la foi?

EMPIRE TURC.

UN BEAU CHAMP DE TRAVAIL.

Le révérend M. Wheeler, de Kharpout (Turquie orientale), donne, sur l'évangélisation de cette ville et du district missionnaire qui en dépend, des détails réjouissants. Ce district contient, outre Kharpout, les stations d'Arakbir, de Bitlis, de Diarbekir, d'Erzeroum, de Mardin, de Mosoul, et plus de 40 annexes. Il y a été employé l'année dernière 9 missionnaires, 10 missionnaires-femmes, 6 pasteurs indigènes, 17 prédicateurs licenciés et 56 évangélistes ou maîtres d'écoles, formant un total de 96 personnes. Les Eglises organisées sont au nombre de 16. Il y a eu dans l'année 69 admissions, qui ont porté le nombre des membres effectifs à 459. Celui des personnes enregistrées comme protestants est actuellement de 3,444. Ces Eglises ont donné, en un an, pour aider à l'entretien de leurs pasteurs ou à la construction des chapelles, au delà de 14,000 francs. A Kharpout même, l'Eglise compte 112 membres effectifs, dont 29 ont été reçus l'année dernière; son séminaire, ou institut de théologie, contient actuellement 22 élèves.

Un des traits qui caractérisent le plus heureusement ce champ de travail, c'est le zèle avec lequel les congrégations

indigènes s'emploient à l'évangélisation du pays. On n'y compte pas moins de 9 associations évangéliques, dont les membres s'engagent non-seulement à donner de l'argent, mais encore à payer de leur personne en allant visiter les localités voisines. C'est à l'une de ces Sociétés indigènes que l'on doit la fondation d'une œuvre nouvelle à Hooely. Les habitants de ce populeux village arménien s'étaient montrés tellement indifférents, que les missionnaires avaient cru devoir ne plus s'en occuper. Mais les membres de l'association dont nous parlons furent plus persévérants; ils y allèrent souvent, et grâce à leurs visites il y a maintenant à Hooely un évangéliste à poste fixe, et, l'école y a été suivie l'hiver dernier par 35 garçons, 15 jeunes filles et 90 adultes des deux sexes; 15 habitants du lieu se sont, en outre, fait inscrire comme protestants et ont collecté entre eux pour acheter un terrain sur lequel ils vont bâtir, en briques desséchées au soleil, une chapelle qui contiendra de 3 à 400 auditeurs. Environ 100 Bibles ou autres écrits religieux ont été vendus, en quelques semaines, dans ce village.

L'éducation des femmes n'est pas négligée par les missionnaires. L'école supérieure, ou séminaire, que l'on a fondée pour elles, a reçu pendant l'année 42 élèves, dont plusieurs ont employé leurs vacances à répandre l'instruction dans les rangs des personnes de leur sexe. Dans quelques localités, et notamment à Kharpout, des réunions de prières spéciales ont été organisées avec succès.

« Voilà, dit en terminant M. Wheeler, quelques-uns des encouragements qui nous sont accordés. Sans doute que ce tableau a aussi ses ombres; mais, quelles que soient nos difficultés et les déceptions qui nous arrivent parfois, nous ne pouvons trop bénir Dieu de ce qu'il daigne faire par nos mains, et c'est avec confiance que nous marchons en avant, en réclamant les sympathies et les prières de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la vérité. »



VARIÉTÉS

LES RELIGIONS ET LES PRÊTRES DU JAPON. (1)

Les missionnaires protestants, établis au Japon depuis quelques années seulement, y ont rencontré toutes les difficultés auxquelles ils s'étaient attendus : des lois qui proscrivent sous peine de mort l'introduction du christianisme, un gouvernement qui pousse la haine des étrangers jusqu'au fanatisme, et une police qui, en fait de vigilance et de voies occultes, n'a probablement pas sa pareille au monde. En face d'une telle situation, ils devaient unir beaucoup de prudence à un intrépide courage. Ces vertus chrétiennes ne leur ont pas fait défaut, et aujourd'hui quelques indices réjouissants, sur lesquels nous aurons à revenir, donnent droit d'espérer qu'en dépit de tous les obstacles, l'Évangile pourra, dans un avenir plus ou moins rapproché, se produire aussi librement au Japon qu'il le fait dès à présent en Chine.

Assurés que ce jour si désiré viendra, les missionnaires s'y préparent par une étude sérieuse de la langue, de la littérature, des usages du pays, et sous ce rapport leur correspondance renferme de curieux renseignements qu'on chercherait inutilement ailleurs.

(1) Une gravure représentant un prêtre japonais, accompagné de deux acolytes, était destinée à l'article qu'on va lire. Un accident irréparable, survenu au moment même où l'artiste allait nous livrer son travail, nous a forcés d'y renoncer. De là la présence en tête de cette livraison d'une vignette moins appropriée au sujet, mais bien japonaise pourtant et qui peut se passer de tout texte explicatif.

Détachons-en quelques fragments relatifs aux coutumes religieuses du pays.

Deux religions principales, le *Sinto* et le *Bouddhisme*, se partagent, à peu près par portions égales, l'immense majorité des adorateurs japonais.

Dans le *Sinto*, qui est évidemment le culte des temps primitifs, le maître, ou plutôt la maîtresse du monde (car on en a fait une déesse), est le soleil, ayant au-dessous de lui les *kamis* ou demi-dieux, et les hommes célèbres ou les héros du pays, dont la superstition a fait des saints et que le peuple adore comme des anges ou des médiateurs entre le ciel et la terre.

Les temples *sintos* ne contiennent pas d'idoles. Ce que l'on y trouve de plus remarquable est un grand miroir, placé au-dessus de l'autel, de manière à refléter le plus vivement possible les rayons lumineux qui pénètrent dans l'édifice. C'est tout à la fois, dit-on, une manière de représenter ou de rappeler le soleil et un emblème de pureté. Le premier soin d'un adorateur qui entre dans ces temples est de mettre en mouvement une cloche, dans le but, dit-on, de prévenir la déesse de son arrivée et d'attirer son attention sur les prières qui vont s'élever vers elle.

Les prêtres *sintos* sont mariés et habitent, avec leurs familles, de charmantes petites maisons fort propres, qu'on voit bien alignées dans la cour des temples. On donne à leurs femmes le titre de prêtresses, et elles ont, en cette qualité, certaines fonctions à remplir.

Le *Bouddhisme*, importé de l'Inde à une époque qu'il serait difficile de déterminer bien exactement, présente, au Japon comme ailleurs, ces curieux traits de ressemblance avec le catholicisme romain, que des voyageurs appartenant à toutes les communions ont maintes fois signalés. La disposition intérieure des temples est à peu près la même, et l'on peut en dire autant de plusieurs des cérémonies qui s'y accomplissent. Il y a là les prières récitées dans une langue

inconnue du vulgaire, les cierges ou du moins les lanternes allumées sur l'autel, l'encens, l'emploi des sonnettes, des prêtres nombreux, à la tête rasée, aux vêtements flottants, ayant à leurs côtés de jeunes acolytes qui les secondent dans certains actes du culte.

Ces prêtres sont soumis à la loi du célibat, et pour rendre la ressemblance plus complète, le bouddhisme possède, non-seulement des couvents d'hommes, mais encore des monastères de femmes.

L'année dernière, deux missionnaires américains établis à Yokohama, les révérends Thomson et Ballagh, eurent la curiosité d'aller visiter un temple bouddhiste renommé, qui se trouve à Boukinghi, ville de l'intérieur, à deux lieues environ de Yokohama. Ils avaient appris qu'on devait y fêter, le 15 juin, l'anniversaire de la naissance de Schakah, saint japonais célèbre, à la mémoire duquel ce temple est consacré.

Cette excursion avait paru dangereuse, et quelques amis des missionnaires l'avaient déconseillée. Mais l'événement prouva que ces craintes étaient sans fondement. Soit en allant, soit au retour, MM. Thomson et Ballagh n'eurent à se plaindre que de l'énorme quantité de mendiants qu'ils rencontrèrent sur le chemin.

Ce chemin consistait en charmants petits sentiers, serpentant à travers des champs très bien cultivés et abondants en fruits de toute espèce.

« Le temple lui-même, écrit M. Thomson, est situé au milieu d'un bois fort agréable. Il est, en outre, entouré d'une trentaine de jolies habitations japonaises, ayant chacune sa haie et son petit jardin. En entrant dans l'édifice, nous n'y vîmes qu'un très petit nombre d'adorateurs ou de visiteurs. L'immense autel en bronze qu'il renferme était cependant couvert de fleurs et éclairé de plusieurs grandes lanternes en papier peint, dont quelques-unes, suspendues au plafond, avaient de huit à dix pieds de hauteur.

« Dociles aux indications qu'on nous avait données, nous ne fîmes que traverser cette première enceinte et, nous engageant dans un étroit sentier, nous pénétrâmes jusqu'à une sorte de chapelle, à peu près aussi vaste que le temple principal, mais dont l'architecture n'était certainement pas supérieure à celle des maisons agricoles où nos fermiers américains serrent leurs récoltes. Le nombre des adorateurs y était beaucoup plus élevé, parce que c'était là que les prêtres devaient, ce jour même, achever la lecture des livres sacrés que, depuis quelques jours déjà, ils avaient commencée en l'honneur de Schakah.

« Avant d'entrer, nous nous étions concertés, M. Ballagh et moi, sur l'attitude que nous prendrions, et pour protester, autant que la prudence nous le permettrait, contre l'idolâtrie du lieu, nous avons résolu de nous asseoir, comme nous l'aurions fait partout ailleurs. Mais, en entrant, nous vîmes du premier coup d'œil, que donner suite à ce dessein ne serait pas plus praticable que légitime, par cette raison bien simple que le temple ne contenait pas d'idoles et qu'on y aurait inutilement cherché quelque chose qui ressemblât à un de nos sièges. Nous ne vîmes qu'un autel très bas, couvert de guirlandes de fleurs et de pains de riz; puis, dans une sorte d'appentis, un grand tambour rendant des sons très graves, à côté d'un énorme vase en cuivre servant de cloche, et partout, enfin, de nombreux pots de fer où brûlaient des bâtons d'encens.

« Peu de temps après notre arrivée, une cinquantaine de prêtres entrèrent et vinrent s'asseoir, sur des nattes et en demi-cercle, à quelque distance de l'autel. L'assistance, parmi laquelle nous n'eûmes rien de mieux à faire que de nous ranger, se tenait debout sur les côtés et derrière les prêtres. Quelques instants après, un chœur de musiciens, vêtus de soie blanche, et, à leur suite, le grand-prêtre lui-même, dans ses plus riches ornements sacerdotaux, firent leur apparition. Ce dernier fut reçu avec toutes les marques d'un profond res-

pect, et dès qu'il eut pris place devant l'autel, les cérémonies commencèrent.

« Ce furent, d'abord des chants entonnés par le chœur, puis des prières en langue inconnue, et parsemées de répons ou récités simultanément par plusieurs bouches à la fois, puis des génuflexions, des révérences, des prosternements multipliés à l'infini, et enfin cette lecture des livres sacrés en l'honneur de Schakah, qui était le but principal de la fête. Qu'il me soit permis de m'étendre davantage sur le spectacle qui nous fut alors donné.

« Chaque prêtre avait devant lui une petite table très basse sur laquelle étaient ses livres. Tous en prirent un (le même sans doute), l'ouvrirent, le portèrent respectueusement à leur front, puis, comme à un signal donné, se mirent à lire tous ensemble, d'abord lentement et d'un ton paisible, mais bientôt avec une rapidité croissante et avec des éclats de voix qui finirent par dépasser toute mesure. Je ne pourrais mieux donner l'idée de l'incroyable bruit qui en résulta qu'en le comparant à celui que pourraient faire chez nous une nombreuse troupe d'écoliers répétant à pleins poumons et tous à la fois leurs leçons, dans l'espoir que le signal du départ viendra bientôt leur ouvrir les portes de l'école. Un phrénologiste aurait, du reste, pu trouver du plaisir à contempler cette masse de crânes, tous soigneusement rasés, dont les uns restaient immobiles et les autres s'agitaient à gauche et à droite, ou d'arrière en avant, suivant que les y poussaient ce rude labeur et la crainte de rester en arrière. Pour faire plus de bruit que les autres, les jeunes gens se livraient à des efforts dont tous leurs membres finirent par être secoués, tandis que les vieillards, plus calmes ou mieux rompus au métier, conservaient, tout en criant, une impassibilité qui les faisaient ressembler par derrière à tout autant de statues.

« Au bout d'une demi-heure environ, la lecture du premier livre finit par une sorte d'explosion de voix dont

on ne peut se faire une idée. Nous espérions qu'on s'en tiendrait là, mais immédiatement un second livre fut ouvert, lu sur le même ton, et, après le même espace de temps, achevé de la même manière.

« Moins sensible que moi à l'effet irritant de cet effréné brouhaha de lecture, M. Ballagh résolut d'assister encore à la lecture d'un troisième livre ; mais la supporter m'aurait été impossible, et je sortis pour aller me promener dans les jardins, sans que personne parût y prendre garde..... »

La lecture du troisième livre fut suivie d'une interruption dans les services, durant laquelle les assistants, sortant à leur tour du temple, allèrent s'asseoir, par groupes, sur le gazon pour y prendre à la hâte le riz et le thé, dont chaque famille paraissait s'être approvisionnée dans ce but. Les missionnaires furent frappés de l'air de décence et de bien-être que présentaient la plupart de ces groupes, dont quelques-uns les invitèrent, avec une exquise politesse, à partager leur frugal repas. Tous ces gens étaient vêtus très convenablement ; mais un renseignement donné aux missionnaires leur fit comprendre pourquoi. C'est que les classes pauvres et en haillons n'oseraient pas s'introduire dans ces grandes réunions.

« Après le repas, continue M. Thomson, les services recommencèrent. Dans l'intervalle, une chaire avait été placée à l'endroit occupé précédemment par le chœur. L'assistance s'assit en masses serrées sur des nattes et se mit tout entière à chanter une sorte de prière, composée d'une seule phrase très courte, mais qu'on répéta pendant une demi-heure avec accompagnement de vigoureux coups frappés de temps en temps sur le tambour. Un prêtre monta ensuite en chaire, s'y assit et, dans cette posture, fit entendre à l'assemblée un vrai sermon, débité sur le ton d'une conversation familière mais qui n'était dépourvu ni de naturel ni de grâce. Tenant à la main un petit éventail, l'orateur en frappait de temps en temps le bord de la chaire, sans doute pour donner

du relief à quelques-unes de ses phrases, car à chacun de ces signaux l'assemblée répondait par un signe d'approbation ou même par un *oui* bien articulé. Le discours dura près de quarante minutes, mais en y comprenant de longues citations lues dans un livre. D'après le peu que nous en pûmes comprendre, il roulait sur les vertus du grand saint Schakah, au tableau desquelles se mêlèrent des détails sur la vie des dieux et sur les jeux auxquels ils se livrent. De temps en temps l'orateur prenait, sur le bord de la chaire, une belle tasse pleine de thé et en avalait quelques gouttes. Après l'avoir vidée, il jeta sur son auditoire un regard satisfait, annonça qu'il aurait bientôt fini, et peu d'instant après, en effet, il récita une sorte de prière chantée, consacra un grand chapelet et prononça quelques mots que l'assemblée prit sans doute pour un signal de départ, puisqu'on la vit immédiatement se retirer en bon ordre. »

En sortant du temple et en regagnant Yokohama, les missionnaires entrèrent de nouveau en conversation avec des groupes de Japonais, qui leur exprimèrent le désir de les revoir et les invitèrent encore à prendre le thé avec eux. Mais, comme la plupart joignaient à cette substance inoffensive une liqueur du pays qui enivre, les missionnaires s'abstinrent avec soin d'y goûter. Personne ne parut s'en offenser, et ce fut le cœur plein de joie qu'ils rentrèrent chez eux, « non pas, disent-ils, que nous eussions été édifiés des cérémonies dont nous avons été les témoins, mais parce que cette excursion nous a convaincus que les classes populaires du Japon ne sont pas animées, à l'égard des étrangers, de ces haines implacables dont le gouvernement et les grands ne paraissent pas encore vouloir se départir. »



NOUVELLES RÉCENTES

ABYSSINIE.

On annonce la mise en liberté, par ordre du roi Théodore, du capitaine Cameron, le consul d'Angleterre, qui, comme l'on sait, partageait la captivité des missionnaires, MM. Stern et Rosenthal. Mais ces derniers et Mine Rosenthal restent dans les fers, expression littéralement vraie, à ce qu'il paraît, du moins pour les hommes. Une lettre de M. Stern, portant la date du 30 mai, et que le défaut de papier a forcément rendue très brève, semble même indiquer un redoublement de privations, sinon de tortures.

Le bruit court aussi, en Egypte, que M. Rassam, envoyé d'Angleterre pour tenter quelque chose en faveur des captifs, a enfin obtenu la permission de pénétrer en Abyssinie, autorisation que, jusqu'ici, le roi Théodore lui avait obstinément refusée. Le gouvernement anglais vient de charger, en outre, d'une mission officielle et pressante, un homme qu'on dit parfaitement qualifié pour une œuvre pareille, M. Gifford Palgrave, voyageur célèbre, qui a longtemps séjourné en Arabie et écrit sur ce pays un livre remarquable.

D'après des nouvelles encore plus récentes, le roi Théodore aurait mis à prix la délivrance de ses captifs, et aurait fixé leur rançon à 2,000 livres sterling (500,000 fr.). Emus de pitié, des chrétiens anglais se sont, en conséquence, hâtés d'ouvrir une souscription, dont on espère que le produit pourra bientôt prendre le chemin de l'Abyssinie.
